

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 8 mai 1886

## SOMMAIRE

**TEXTE :** Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Les mœurs du tigre.—Nos illustrations : La révolte du pénitencier ; le réveil ; la mode.—Poésie : Caprice, par Gonzalve L. Desaulniers.—Le sommeil de l'enfant.—Récréations de la famille.—Rébus—Feuilleton : Les deux Sœurs (suite).

**GRAVURES.**—Saint-Vincent de Paul : Révolte des forçats au pénitencier de Saint-Vincent de Paul.—Le réveil.—Les mœurs du tigre.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

## Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	\$50
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



**J**E n'ai jamais compris pourquoi on nous fait commencer l'année le premier janvier. Pourquoi janvier ? pourquoi changer le chiffre de l'an en plein hiver, alors que tout sommeille, quand la nature s'immobilise, se recoquille sur elle-même, au moment où presque tout ce qui vit ou végète a disparu ?

On croirait que l'on a voulu profiter de l'absence des oiseaux, des abeilles et des fleurs pour arracher le vieux calendrier et en prendre un nouveau.

Nous opérons en semblant nous cacher, comme un voleur fait un mauvais coup, quand tout est nuit et silence.

Je sais bien que l'on a agi de la même manière pour le changement de jour changement que l'on a fixé à une heure tout-à-fait indue, au moment où un homme rangé ou une femme honnête n'ont pas l'habitude de se promener rue Sherbrooke ou sur la terrasse Champlain.

Je sais bien d'autres choses encore qui ne sont pas plus extraordinaires que la chose qui m'occupe, mais enfin, vous ne m'ôterez jamais de la tête que changer d'année le lendemain de la Saint-Sylvestre n'est pas une mauvaise coutume, qui n'a pour excuse que sa vieillesse.

**\*\*** Commencer l'année en même temps que les violettes parfumées sortent toutes frissonnantes de leur tige, aux premiers baisers du soleil, quand les hirondelles suspendent leurs nids aux frises de nos maisons, sitôt que nos rivières se sont débarassées de leur couche glacée, que la charrue trace ses sillons et que les bois reverdissent, à la bonne heure !

C'est du nouveau, le décor change, tout se métamorphose, c'est le vrai moment de crier comme tout ce qui respire, se meut ou chante : Vive l'an neuf !

Aussi, est-ce avec le plus vif plaisir que je salue la troisième année du MONDE ILLUSTRÉ, qui a compris qu'il était de son devoir de venir au monde en temps convenable, en bonne saison et de continuer à vivre ainsi.

Je ne voudrais pas faire l'éloge du journal, — cela ne serait pas très modeste de ma part, — au

contraire, je demande pour lui toute l'indulgence dont votre bon cœur peut disposer. On excuse toujours les enfants, et celui-ci est si jeune encore, que vous ne pouvez trop lui reprocher ses imperfections.

Il fera mieux cette année.

**\*\*** Quand nous sommes sur le point de voir pour la première fois une chose dont nous avons entendu parler longtemps auparavant, nous nous demandons si l'objet va vraiment répondre à l'idée que nous nous en sommes faite et l'impression que nous ressentons, en étant en sa présence, ne s'efface jamais.

Rappelez-vous le premier train de chemin de fer que vous avez vu, ou bien la première machine à vapeur, la mer, une montagne, n'importe quoi, un appareil télégraphique, une baleine, un roi, ce que vous voudrez enfin.

Moi, la première fois que j'ai vu un bateau à vapeur, j'ai été littéralement annihilé.

La coque, les mâts, les cordages, les gros tuyaux, les petites chaloupes, les pavillons, la boussole, les matelots, le cuisinier, les hamacs, les canons, les vergues, le pont, la passerelle, le gouvernail, l'ancre énorme, les cabines minuscules, les bastingages, la fumée, la vapeur, l'hélice, etc, tout me semblait fantastique.

Mais le capitaine, le chef de tous ces marins et de cette maison flottante, le capitaine avec ses galons d'or et son sifflet d'argent, le capitaine maître, après Dieu sur son bord, comme me disaient les livres !...

Le capt... oh ! le capitaine !

Pour moi, le capitaine était aussi grand que tout ce qu'on pouvait rêver d'immense. Plus grand que ça, même.

Le jour où j'ai donc vu un navire et son capitaine m'est toujours présent à la mémoire, et je me rappelle de tout comme si c'était d'hier.

**\*\*** Chose étrange, il me semble que je retrouve cette impression chaque année chez les autres, ou à peu près, car je la lis, tous les printemps, sur la physionomie de la plupart des personnes qui font les quais, c'est-à-dire, qui vont voir le port et restent là, immobiles, bouche béante, absorbées en regardant le premier vapeur qui nous arrive de là-bas, des bords du canal Saint-Georges.

Les voyez-vous ? Il y en a comme cela tout le long du fleuve et du golfe, depuis la Pointe-au-Père jusqu'à Montréal, et même plus loin encore.

Tous regardent passer le premier navire de la saison et tous sont ébahis !

Je fais, sans nul doute, comme eux, mais je ne me vois pas et me figure que ce sont les autres seulement qui ont cet air là.

Eh bien, le premier bateau est arrivé dans le port de Montréal vendredi, à quatre heures de l'après-midi. C'est le *Dominion*.

La navigation commençait presque au même moment où LE MONDE ILLUSTRÉ mettait son nouvel habillement de l'année.

**\*\*** Nous donnons aujourd'hui plusieurs gravures se rapportant à la révolte des forçats du pénitencier de Saint-Vincent de Paul.

Je ne croyais pas avoir encore à vous parler de cette affaire, mais un nouvel événement vient de se produire dans des circonstances tellement extraordinaires, qu'il est bon d'en dire un mot.

Un forçat, Viau, le chef des révoltés, vient de s'évader au nez et à la barbe des gardes, en perçant trois murs, dont un de trois pieds d'épaisseur et deux autres presque aussi solides.

Le travail qu'il a fallu exécuter en quelques minutes, une heure à peine, aurait demandé trois fois plus de temps à plusieurs ouvriers habiles.

Et cependant, tout cela s'est fait sans bruit, sans éveiller l'attention de qui que ce soit, comme une chose toute naturelle.

Je ne sais s'il est arrêté au moment où vous lirez ces lignes, mais je vous assure que jamais je n'ai eu les oreilles autant cassées pendant deux jours, que par cette question que tout le monde s'adressait à chaque instant : "Où est Viau ? Avez-vous vu Viau ?"

Cela m'a rappelé le fameux : "As-tu vu Lambert ?" qui a couru le monde il y a quelque vingt ans.

**\*\*** Ce n'est pas là seulement ce qu'on se disait il y a bien des choses qu'on se murmurait à l'oreille, tout bas, bien bas.

On disait, je puis bien le dire tout haut, puis tout le monde le pense, on disait et on dit encore que de graves fautes de discipline se commettent chaque jour au pénitencier et qu'il est nécessaire de donner un bon coup de balai.

Tout cela est très bien et peut être très vrai mais un coup de balai ne se donne pas aussi facilement que cela, en certaines circonstances.

On dit en effet que là, comme partout, la police se mêle trop de ce qui ne la regarde pas.

Que les politiciens s'en mêlent ou non, ce qui y a de certain, c'est que cela va bien mal.

**\*\*** Je vous avais parlé dans une de mes dernières causeries d'une fête littéraire que devait donner madame Henry Gréville, sous forme de conférences.

Elle a eu lieu ; mais, hélas ! je crains bien que cet écrivain, à l'esprit et au cœur si français, n'ait porté de nous une opinion peu favorable.

Je ne sais vraiment quelle explication donner à l'accueil si froid, presque répulsif, qui lui a été fait. Est-ce profonde indifférence pour la littérature française, est-ce dédain de l'art de bien dire, manque de goût, faux raisonnement ? Je ne puis dire, mais j'ai constaté que les deux conférences qu'elle a données ont attiré très peu d'auditeurs.

En revanche, ceux-ci étaient du meilleur monde et n'ont point regretté d'être allés entendre une des plus charmantes causeuses qui existent à une époque où si peu de personnes savent causer, c'est-à-dire parler de sujets très sérieux, avec grâce, avec esprit, sans chercher les effets, naturellement, poliment, et se faire écouter sans fatigue et sans ennui.

Je n'ignore pas que ses livres ne sont pas toujours à l'abri des reproches, et les idées qu'elle développe ne sont pas en tout d'accord avec les miennes, mais je vous avoue que je n'ai pas encore trouvé un seul auteur dont je puisse dire : Ce homme pense exactement comme moi.

C'est ainsi que dans une parenthèse — très courte à la vérité — madame Gréville a critiqué le choix du site de l'église du Vœu National, érigée sur les buttes Montmartre, sous prétexte qu'il eût mieux valu laisser cette colline telle qu'elle était, lieu de promenade et de délassement pour la classe ouvrière.

Je ne partage pas son opinion. C'est une affaire de goût.

**\*\*** Madame Gréville, je vous l'ai dit, est une causeuse dans toute l'acceptation du mot ; une causeuse bien plus qu'une conférencière, car ce dernier mot nous met en l'esprit l'idée d'une femme froide, guindée, ennuyeuse et à l'air très ennuyé, parlant de choses arides et très peu récréatives.

Telle n'est pas cette Française de beaucoup de tact et d'esprit qui, assise devant vous, cause de mille choses avec verve et avec entrain, tout comme elle le ferait dans un salon de bonne compagnie.

Quelques personnes — peu lettrées — se figuraient que madame Gréville était presque une cabotine ou une artiste du genre léger, comme Aimée ou Judic (notez que ces personnes manquent rarement une représentation d'opérette où la morale est peu ou point respectée du tout), et on dit qu'elles se sont fait un scrupule d'aller l'entendre, à moins que ce ne fut par faux amour-propre et qu'elles n'eussent la conscience de leur infériorité absolue.

Un de mes amis me disait même que si elle n'avait pas eu de succès, c'était sa faute à elle, et que pour être écoutée chez nous il faut, tout au moins, amener avec soi une troupe de nègres ou de chantuses de gaudrioles.

Je ne crois pas à cette explication méchante.

**\*\*** Je voudrais pouvoir vous répéter les deux causeries qu'elle a faites à Montréal, mais on en ferait deux livres et cela prendrait beaucoup de place dans le MONDE ILLUSTRÉ.

*La vie en Russie*, le sujet de sa première soirée, est une étude juste et bien observée de la vie du paysan du grand empire moscovite.